

Un début de printemps

Derrière un rideau d'arbres, au fond de la forêt, un lac noir sous le ciel noir. Et le froid. Un chuintement, une plainte. Un cri de douleur qui signe la fin de la nuit. Lentement, le noir du ciel se griffe d'or et d'argent, le cobalt fond sous l'indigo. Le gémissement, à nouveau, résonne sans que personne ne soit là pour l'entendre. Un trait, un éclair nacré dans le blanc pur de la glace, et un soupir, le dernier, un son à lacérer le cœur quand la plaque se scinde en deux. Le morceau de glace hésite, il tangue en suivant le clapot des eaux du lac. Le vent tombe, la plaque dérive.

Loin du lac, au-delà de la forêt, le jour se lève sur Ann-Ville. Trois silhouettes se pressent, trois points rouges sur les rues pavées de blanc. Leurs longues jupes balaient le sol verglacé, leurs foulards noués bas sur leur front masquent leur visage.

– Quel froid… Dire qu'on est en avril !

– Garde ton souffle, Johanna, chauffe tes mains avec, le bébé à naître va en avoir besoin.

La troisième glisse sur le sol, se rétablit. Son rire tinte dans l'air glacé.

– Une enfant du printemps en plein hiver ! Ça promet.

Les femmes, bientôt, s'arrêtent devant une porte ; elles frappent trois coups, elles n'attendent pas de réponse, elles entrent.



Ce même mois d'avril, ailleurs, à l'étranger

– Soriane… Arrête !

Debout sur une barque figée au milieu du lac d'une grande cité, deux femmes tentent de démêler les fils de leurs cannes à pêche. Des branchages cernent l'embarcation et l'engluent au milieu de végétaux mêlés de bouts de plastique. Sur la rive, de hauts immeubles peinent à trouver une lumière de fin de jour entre jaune et gris.

Les doigts gantés des femmes dérapent sur les nœuds de nylon ; plus elles tirent sur les fils, plus ils s'empêtrent. Sous sa frange de cheveux noirs qui dépasse d'une toque rouge, les yeux de la plus grande des deux, Soriane, luisent de larmes, elle rit à s'en étrangler. L'autre bougonne. Elle jette sa canne au fond de la barque, elle enfonce son bonnet sur son front et attrape une rame.

– Tu t'en moques, en fait, de la pêche… Tu te moques de tout.

Cette autre, qui s'appelle Nanna, se penche pour repousser du bout de la rame les branchages enchevêtrés. Le bois crisse, la barque semble se décoller de la surface du lac, elle esquisse un mouvement, avant de se figer à nouveau. Soriane regarde sa

canne encore reliée à celle de Nanna par un entrelacs de fils, elle hausse les épaules et la jette à son tour. Le métal de la canne résonne en heurtant le fond en aluminium. La barque tangue quand Soriane rejoint Nanna et s'assoit près d'elle. Se laisse tomber près d'elle serait plus juste. Le rire de Soriane s'éteint, mais un sourire moqueur reste imprimé sur son visage. Nanna souffle sur les mèches blondes qui s'échappent de son bonnet, elle râle.

– Si tu crois que je vais passer le week-end à me geler sur ce lac…

Elle s'acharne sur un énorme bout de bois aux ramifications noueuses ; il finit par se séparer de la barque et dérive.

– Ne m'aide pas, surtout !

Enfin libérée, la barque glisse, elle avance. Soriane s'appuie sur l'arrière de la coque, elle enlève un gant et laisse sa main traîner dans l'eau. Les yeux fermés, elle tend son visage au soleil qui pique sur l'horizon. Nanna ne dit plus rien, elle aussi absorbe toute la lumière qu'elle peut, toutes les deux savent que le jour ne dure pas longtemps en cette période de l'année. Nanna a remonté son col jusque sous son nez ; mêlé au froid, l'air qui sort de ses narines se fait vapeur. Elle rame. Le clapotis de l'eau l'apaise. Soriane ouvre les yeux, elle se redresse. Dans le lointain, un homme vêtu d'un ciré jaune semble glisser sur l'eau. Debout sur une barque, il s'éloigne du rivage. Soriane le regarde, son sourire s'est effacé.

– La seule fois où mon père m'a emmenée pêcher, c'était en cachette. Personne ne devait nous voir ensemble, *les autres ne comprendraient pas, ils nous feraient du mal*, c'est ce qu'il m'a dit ce matin-là.

La femme se tait. Son regard plus bleu que ce bleu figé au cœur des contrées glacées s'est noirci. Nanna continue de ramer. Un oiseau crie et laisse un trait noir dans le rouge du couchant. Les lumières de la ville s'allument. Le geste de Nanna est ample maintenant, la barque glisse.

– Tu ne m'avais jamais parlé de ton père.

Le visage de Soriane se crispe, elle plisse les yeux pour faire disparaître la barque qui s'estompe au loin, elle ne veut plus voir l'homme en jaune et toute cette eau sous lui. Elle se tourne vers Nanna, un sourire amer barre son visage.

– Il n'y a rien à en dire, je n'ai pas de père. Les autres ont décidé : sur ta chère presqu'île, une mère, quand elle est étrangère, c'est bien assez pour une bâtarde…

Sur la rive, la ville clignote, des phares, feux rouges, feux blancs, répondent aux fenêtres allumées et aux néons publicitaires.

– On n'est jamais arrivés au bateau. Une vieille nous a vus, elle a ameuté la moitié d'Ann-Ville. Ils nous ont séparés. Après…

La rive se rapproche. Autour de la barque, les faisceaux des réverbères viennent lécher les eaux tremblantes du lac.

Nanna a arrêté de ramer.

– Après ?

D'un geste de la main trop ample, Soriane dégage ses longs cheveux de son col.

– Il n'y a pas d'après. C'est bien la seule façon pour qu'il n'y ait pas eu d'avant, non ? Plus de père, plus de famille. Plus rien, que ma mère. Mon père, lui, reprenait sa vie avec sa vraie famille. Il venait d'avoir un fils avec l'autre, la légitime parce